

cerémonie sur les terres et probablement avec le consentement d'un certain Ra-Ta-Fia, rajah de Timor.

— Mon beau-père, dit Farandoul. — Je ne vous en fais pas mon compliment ! Toujours est-il qu'avec un cérémonial flatteur, nous fûmes exécutés !

— Satané farceur ! observa Mandibul ; voudriez-vous dire que vous fûtes fusillés ?

— Mieux que cela, monsieur l'fit Passepartout en se levant avec effort. — Décapités, alors ?

— Mieux que cela ! demandez à sir Philéas... Voyez ! il courbe la tête, cela veut dire bien des choses !

— Mais enfin, s'écria Mandibul vous fûtes... ?

— Nous fûmes empalés, monsieur !

Un murmure d'horreur s'éleva dans l'assistance.

— Mais alors... ? reprit Mandibul.

— Hélas !... heureusement, de Hollandais survinrent et avec des précautions délicates, nous arrachèrent au supplice !... Bora-Bora s'enfuit quand à nous, nous fîmes voile vers le Japon. Au Japon, nouvelles aventures ! Nous sauvons quatre femmes, nous nous battons en duel avec quatre officiers, avec leurs témoins et avec les témoins de leurs témoins !

— Comment, échappâtes-vous à tant de duels ? demanda Mandibul.

— Vaincu, mais sain et sauf ! Ils se sont ouvert le ventre avant nous ! Après les duels nous filons sur San-Francisco, avec quarante-cinq jours de retard.

Le patron rageait, mais moi je me reposais, délectablement de mes fatigues. Je me figurais être au bout de nos annuies en arrivant dans un pays civilisé. Qui, je t'en fiche ! notre célébrité nous y avait précédé. Il nous tombe un tas d'affaires embrouillées sur les bras, et nous nous remettons à nous sauver. J'uso deux revolvers rien qu'à San-Francisco. Nous prenons enfin le chemin de fer, un train spécial qui nous mange pas mal de banknotes. Nous passons à Salt Lake City... Dévinez ce qui nous arrive à la ville de Mormons ?

— Vous épousez deux douzaines de dames, répondit Farandoul.

— Au contraire, dix-sept, dames que nous ayons sauvées à San-Francisco sautant à terre, et nous lâchant ! C'était pour se faire escorter jusqu'au pays des Mormons qu'elles s'étaient jetées dans nos bras. Sir Philéas et moi, nous nous élançons à leur poursuite. On veut nous arrêter, nous piquons on avant et nous attrapons les malheureuses au bout d'une demi-heure. Hélas il était trop tard !

— Horreur !... s'écria Farandoul.

— Oui !... elles venaient d'épouser un sénateur ! Je regrettais, surtout une certaine Sidonie Brûlof..., une brune piquante... elle était de Bordeaux...

— Sapristi ! s'écria Farandoul, plus de doute !... c'étaient mes dix-sept ingrates épouses !

— Comment, c'était vous le sénateur ?

— Non, je ne vins qu'après le sénateur !

— Voilà une rencontre ! s'écria Passepartout. Je reprends. Donc nous perdons dix-sept dames à Salt Lake City, mais nous nous vengeons en emmenant trente-sept mormonnes dégoûtées de leur religion et parmi elles quatre épouses de Brigham-Young lui-même... voyez, les quatre là-bas qui pronhnt du thé. Le sauvetage ne s'est pas fait sans douleur ; il a fallu jouer du revolver. Nous reprenons notre train, immédiatement les Mormons en font chauffer un autre et nous suivent. Nous sommes pincés dans les montagnes Rocheuses, pan, pan ! encore du revolver. Tout à coup des Peaux-Rouges nous tombent sur le dos ; des guetards d'Apaches qui commencent par embrocher les Mormons. L'affaire terminée, je m'approche du chef pour le compliment ; voilà cette canaille qui me

fait comprendre qu'il voudrait bien de mes cheveux. Je me rebiffe, on nous ficelle solidement et voilà toute la caravane emmenée par les Apaches ; aussitôt arrivés dans leur village, nous essayons de nous évader, on nous rattrape, on nous assomme, et...

— Et ?

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 23 DEC. 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 30 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 20 centins par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLIATREAU & Co., Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boîte 325.

A NOS ABONNÉS.

Comme témoignage de reconnaissance envers ceux qui ont bien voulu recevoir notre journal et comme encouragement à ceux qui désirent grossir la liste déjà nombreuse de nos abonnés, nous avons résolu d'offrir aux uns et aux autres une prime qui vaut à elle seule le prix de l'abonnement. Ce cadeau sera expédié à qui de droit aux conditions suivantes : Tous les abonnés qui nous enverront le montant qu'ils nous doivent et tous les nouveaux abonnés qui paieront d'avance pour un an, recevront un magnifique chansonnier noté de 100 pages, pourvu qu'ils nous envoient en même temps que l'argent un timbre de trois centins pour le port de la prime. Qu'on se le dise.

Silhouettes Politiques

IV. LOUIS HONORÉ FRÉCHETTE

Avec M. Fréchette on est encore dans la politique, car il s'en occupe toujours et a déjà été membre du parlement. Mais c'est du poète que je veux parler, lui seul me tente.

M. Fréchette ne ressemble nullement à un poète byronien aux traits pâles et fatigués, à l'allure fatale. Bien au contraire, le visage rond, rose et blanc, respire la santé et l'énergie ; le regard est franc et clair, le rire sonore et puissant, l'apparence d'un excellent garçon. A l'examiner de près, cependant, on découvre sous cet aspect bon enfant une grande finesse, on n'est pas pour rien descendant des Normands.

Nature impressionnable et enthousiaste, il a le goût du bon et du beau, du juste, et du grand ; il aime tout comprendre, tous les arts, et ses vers rendent avec un rare bonheur d'expressions les sentiments généreux et élevés qui toujours font vibrer son âme. Dans la grande poésie comme dans les compositions les plus légères, dans la peinture de la nature comme dans l'expression des plus généreuses aspirations de l'âme, le poète sait toujours rencontrer la note juste, tantôt harmonieuse et grave, tantôt désignant d'un coup d'aile les sommets les plus élevés.

Citez quelques-unes de ses œuvres : *l'abbé Tanguay, Reminiscences, l'abbé d'Alexina, Elégie, Rondeau*

beau, *Alléluia, Hode à Papineau*, c'est rappeler la douceur, la tendresse, l'énergie, du talent de ce poète Canadien — non, Français, selon la si juste expression de M. Jules Simon, — qui a abordé tous les genres avec un égal bonheur.

Ce qui distingue surtout M. Fréchette, c'est son ardent amour pour la patrie — et la patrie pour lui c'est la France. Il aime la France, il chante ses gloires, ses joies et ses douleurs comme le plus Français des Français. Quel plus bel éloge de la monarchie française que cette strophe du « Toast à la France »

Nobles rives du Rhône, et vous bords de la Loire, Talhac, Marignan, Cérillos, Rocroy, Denain, Ivry, Coutras, Bouvines, Fontenoy, Dites-nous si le monde a connu plus de gloire !

Et remarquez que le poète est républicain — il le croit, du moins.

Dans ce touchant petit poème : « 1870 », quelle émotion en parlant des douleurs de la France envahie, quel souffle puissant en racontant l'héroïque dévouement des enfants de Québec, comme on sent palpiter dans chaque vers l'âme de la patrie !

Ce qui manque à M. Fréchette pour que son réel talent puisse grandir et prendre tout son essor, c'est de vivre dans un autre milieu. Il lui faudrait le frottement des hommes et des idées pour élargir et rajeunir son horizon. Il retarde parfois ; comme dans « Le 14-Juillet », où, à propos de la Bastille, il fait un grand étalage de chaînes, de chevaux, de tortionnaires... Ce sont là des expressions — historiquement fausses d'ailleurs — complètement démodées, de vieux accessoires d'avant 1830.

Tel qu'il est, cependant, ce poète, avec certains petits côtés et quelques défauts, tenant, les uns et les autres, bien plus au milieu où il vit qu'à sa nature ; si généreuse, il n'en est pas moins une des gloires les plus réelles du Canada, un de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître son pays. Aussi son nom vivra-t-il bien longtemps après que les noms de prétondus grands-hommes seront tombés dans le plus profond oubli.

Je m'aperçois que je n'ai pas parlé de M. Fréchette, homme politique. Je n'en suis pas étonné, tant un poète me paraît supérieur à n'importe quel grand politique.

NEMO.

CAUSERIE

Il n'est décidément pas chanceux de pauvre surintendant du chemin de fer du Nord. Ce monsieur qui se nomme David *alias* Davis se croit un grand sire, et en cette qualité il pense que tout lui est permis. Il a dû s'imaginer un beau jour que le chemin de fer lui appartenait, et partant de là, on n'a pas lieu de s'étonner de ce qui est arrivé la semaine dernière.

Le *Journal des Trois-Rivières* avait publié quelques jours auparavant une correspondance au sujet de certaines plaintes portées contre l'administration pour la manière dont elle traitait les officiers des mailles de sa Majesté. Cette correspondance avait donné sur les nerfs de ce bon M. David *alias* Davis, il avait trouvé que le bonnet lui allait bien et il s'en était coiffé.

Soupponnant M. Genest, conduc-

teur de mailles d'être l'auteur de la correspondance en question, le grand sire semit dans une colère indescriptible. — Le poil hérissé, les sourcils en sautoir, il entra, samedi dernier, dans le char des postes, bien décidé à écraser ce pauvre M. Genest sous le poids de sa colère. Mais il comptait sans son hôte. M. Genest, occupé à assortir des lettres, lui signifia d'avoir à sortir de son compartiment.

— Comment, rugit le grand surintendant, moi, moi sortir d'ici !

— Oui, M. David, vous !

— Mais savez-vous à qui vous parlez, misérable ?

— Je le sais tellement, répondit M. Genest, qui si vous ne sortez pas immédiatement par la porte, je vais vous faire sortir par la fenêtre.

Et joignant l'action à la parole, il empoigna sans plus de cérémonie l'illustre surintendant et le lança hors de sa chambre.

La rage de ce dernier arriva alors à son paroxysme et il faillit avoir un coup de sang. Pour consoler M. David *alias* Davis de sa mésaventure, les autorités du bureau de poste ont bien voulu approuver M. Genest et le féliciter d'avoir su, tout en se tenant dans le strict accomplissement de son devoir, donner une leçon de politesse à ce rustre qui va jusqu'à rougir de son origine.

Changeons de sujet, et la moi vous faire part d'un joli tour qui m'a été raconté par le mystificateur lui-même.

Le curé d'une de nos riches paroisses faisait la dédicace de sa nouvelle église, et à cette occasion il avait invité tous ses confrères et amis à un grand diner qui devait avoir lieu à son presbytère après la cérémonie. Un seul curé, son plus proche voisin avait été oublié, sans doute parce que n'étant qu'à une demi-lieue, on se croyait toujours à temps de l'engager. Bref, il fut oublié. Celui-ci, fin Normand, voulut s'en venger. A cet effet il se rendit chez l'amphitryon, au moment de la grand-messe, sachant bien qu'il ne trouverait que la servante au presbytère.

Cette femme, le croyant invité, s'empressa de lui faire voir son diuier. Il parut s'intéresser à tout, et comme par reminiscence, il dit qu'au premier service on donnait ordinairement la meilleure bière, et que son confrère en avait d'excellente. La servante en convint. Tous deux vont à la cave. Le curé se munit de ce qu'il fallait pour percer un tonneau, ce qu'il fit aussitôt, et pour avoir le temps, disait-il, de faire une cheville, il engagea la servante à boucher avec son doigt le trou qu'il venait de faire. Puis, malgré les réclamations de cette dernière, il perça le tonneau voisin de celui où il l'avait forcément attaché, et la contrainte de boucher encore de l'autre main le second trou.

Débarassé ainsi de la servante, il sortit en l'assurant qu'il allait revenir au plus vite avec des chevilles, mais d'autres soins l'occupèrent. Le domestique de ce mauvais plaisant, qui savait les projets de son maître, était dans les environs avec un cheval et des paniers, qui furent aussitôt remplis de tout le diner qu'on avait préparé avec tant de soins. Le malin curé fit porter le tout chez lui et se

hâta de suivre cet intéressant convoi. Après la messe, le curé de l'endroit, à la tête de tous ses convives, entra dans son presbytère, et fut très couronné de ne pas trouver le couvert mis dans la salle à manger. Mais il le fut bien plus encore quand il visita la cuisine... O douleur !... Pas une casserolle !... pas une marmite !... pas même la femme sur les soins de laquelle tout reposait. On l'appelaient en vain !... La désolation gagna tous les assistants. Le maître du logis, plus affecté que personne, avait ses pertes, son appétit, et celui de ses confrères à supporter. Pour calmer ces affamés, il proposa de manger d'abord une croûte de pain avec un peu de vin, et d'avisier ensuite au parti qu'il fallait prendre. Cela fut accepté ; le curé courut à la cave où se lamentait le pauvre servante qui pleurait, oriait, et se désespérait de ne voir venir personne à son secours. Son maître, tout surpris de la trouver là, s'empressa de la tirer de sa fatigante position. Quand elle eut nommé l'auteur de cette abominable plaisanterie, tous les visages s'épanouirent. (On connaissait la gaité du personnage, et on ne douta plus qu'il ne fut le ravisseur du diner, et qu'il n'eût fait cette espièglerie pour attirer chez lui tous les convives. Ces messieurs avaient les jambes aussi bonnes que l'estomac. On se rendit aussitôt chez le voisin, qui, en effet, les attendait. Pour apaiser leur courroux, et sans leur donner le temps de dire un mot, il les conduisit à la salle du pardon, c'est à dire à la salle à manger, où un excellent diner les attendait. O transports !... d'ivoire ivresse !... moment délicieux !... Moyen sans réplique de fermer la bouche aux reproches, mais non aux mets succulents qui s'offraient à l'honorable assemblée. L'appétit, que la crainte et la dernière course avaient doublé, étant satisfait, tout fut pardonné, et même trouvé plaisant.

Puisque nous en sommes sur les histoires de curés, je vais vous en dire une autre et qui est bien authentique.

Un bon prêtre irlandais desservait une paroisse très pauvre et perdue au milieu des bois. Ce bon curé, on le comprend facilement n'était pas riche et il n'avait jamais pu trouver le moyen de s'acheter une horloge. Un coq superbe et merveilleusement dressé lui en tenait lieu ; à minuit il chantait invariablement et pour cette raison le curé le faisait coucher dans sa propre chambre.

Lorsqu'il sortait la nuit pour aller aux malades, et qu'il avait la chance de revenir avant minuit, ce bon prêtre avait pour habitude de prendre un bon verre de vin chaud. Or une nuit qu'il rentrait ainsi après avoir fait une longue course sous une pluie torrentielle et glaciale il se disposait à avaler le fameux verre de vin, quand le coq fidèle à ses habitudes se dressa sur son perchoir et se mit à battre des ailes. Sans perdre une seconde le brave curé saisit d'une main le cou de l'animal, le tint serré entre ses doigts, et s'empressa de prendre son verre.

Puis lâchant la bête, il lui dit joyeusement : Chante maintenant, Jack, il doit être bientôt minuit.